

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Nature morte

Comédie dramatique

de Ann ROCARD

Caractéristiques

Durée approximative : 30 mn.

Distribution : Antoine Lajonc (le peintre), Belle (le portrait en pied).

Accessoires : cadre en bois couvert d'un morceau de tissu, pinceaux, palette, tubes ou pots, téléphone, verre et bouteille, fauteuil, table basse, lampe de poche.

Éclairage : jour/nuit ; lumière noire.

Public : tout public.

Remarque : Texte paru dans un livre qui n'est plus disponible.

Synopsis : Antoine Lajonc, peintre connu, termine un portrait en pied qu'il va nommer par dérision « Nature morte »... (création 1999)

L'auteure peut être contactée par courriel : annrocard14@gmail.com - ou par l'intermédiaire de son site : <http://www.annrocard.com/>

Antoine Lajonc est en train de peindre. Seul est visible l'arrière du cadre couvert d'un morceau de tissu. Sonnerie du téléphone.

ANTOINE : *(s'interrompt)* Encore ! Je n'arriverai jamais à terminer avant l'inauguration. J'aurais dû mettre le répondeur.

Va répondre au téléphone.

ANTOINE : Oui Antoine Lajonc, c'est cela Une interview ? Pour quel journal ? Oui, bien sûr, j'apprécie votre revue Demain, à 18 heures Vous connaissez mon adresse ? Oui, au fond de la cour à gauche D'accord À demain. *(raccroche)* J'aimerais éviter tous ces reportages, mais c'est la rançon de la gloire. J'aurais tort de me plaindre. Il m'a fallu des années pour en arriver là. Être un peintre connu et reconnu n'est hélas pas donné à tout le monde.

Il va se servir à boire, s'assied dans son fauteuil et regarde attentivement son tableau en cours.

ANTOINE : Tout artiste voudrait atteindre la perfection. Impossible ! On toucherait à la réalité ; le support disparaîtrait. J'ai renoncé depuis longtemps à un perfectionnisme forcené. J'ai besoin d'instantané, d'éphémère. Un mouvement impalpable et je pourrais pénétrer dans mon tableau, en devenir l'acteur.

(hausse les épaules) Je divague... Ou bien, je commence à me prendre un peu trop au sérieux. La surabondance de compliments me détruit à petit feu.

Il se remet à peindre.

ANTOINE : De l'ébauche rapide, une silhouette s'est dégagée. Je l'avais longuement imaginée. Pourtant il a fallu des jours et des nuits pour qu'elle se détache des brumes environnantes. Cette silhouette mentale m'habitait depuis longtemps, mais j'aurais été incapable de la visualiser. Elle était en moi, tout simplement...

(silence et fascination) Les aplats de couleur vacillent. Je me concentre sur la vibration de ces taches qui m'envoûtent peu à peu. J'y découvre une femme sensuelle, à la fois proche et inconnue. L'éclat de sa chair m'attire imperceptiblement. Ma gorge se serre. Je frissonne. Une étrange émotion m'envahit... Et j'y gagne un relent d'amertume.

(recule, déçu) Objet unique mais inanimé. À peine esquissée, elle m'échappait déjà. Prisonnière d'un cadre de bois, toujours présent. Trop présent.

(déplacements, hésitations) Une respiration, un souffle de vie et le regard s'éclaire, la bouche s'entrouvre, les épaules s'animent... Elle est là, toute proche. son pouvoir de suggestion irradie aux quatre coins de la pièce. D'un geste, je peux lui retirer l'étincelle qui la maintient à la limite du réel.

Il nettoie ses pinceaux.

ANTOINE : Il est si difficile de décider : j'ai terminé, je ne changerai plus rien. Ce portrait en pied, par dérision, je le nommerai « Nature morte ». Et je ne lui ferai pas l'affront de le placer horizontalement sur un socle de marbre. « Nature morte » : le titre est bien trouvé. Un zeste d'humour noir pour finir ma journée.

Antoine prend son téléphone, compose un numéro, va et vient.

ANTOINE : Pour ne pas être tenté par d'éventuelles retouches, ce qui pourrait tout gâcher, une seule solution : me changer les idées. (*agacé*) Que fait-elle ? Pour une fois que je suis libre, elle n'est même pas chez elle. Allô ? Sophie ? (*va s'asseoir*) Où étais-tu passée ? Oui, j'ai fini Mais Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tu as prévu autre chose ? Je n'ai jamais dit que tu étais à ma disposition Sophie ! Sophie ! (*furieux*) Elle a raccroché.

Il va se camper devant son tableau.

ANTOINE : Il paraît que j'ai consacré 100 jours et 99 nuits à une femme inégalable. D'après Sophie, une nuit supplémentaire ne changera pas grand-chose à sa propre solitude.

(*se sert à boire*) Une nuit en compagnie d'une nature morte... Sublime ! (*lève son verre devant le tableau*) Malheureusement, le fantastique n'a plus cours. Ma belle, je peux te parler jusqu'à l'aube, ma voix ne sera qu'une caresse plus légère que la soie de mes pinceaux. (*gestes souples*) Ma belle, je t'ai vêtue d'écume ; je t'ai coiffée d'or et de mer. Sur ton visage, les vagues du ciel soulignent tes yeux, et les nuages ondulent sur tes joues de velours. Immobile, tu m'écoutes, tu ne peux pas faire autrement.

(*cynique*) Sophie, elle, ne supporte pas ce genre de phrases qui se voudraient poétiques. Il lui faut du concret, des horaires, des questions et des réponses précises. Pourquoi diable est-elle tombée amoureuse d'un peintre ?

(*admire le tableau*) Le fantastique n'a plus cours. Dommage... Tu es plus belle encore que dans mes rêves les plus fous. Si j'avais croisé un modèle à ta ressemblance, je l'aurais à peine regardé. Les modèles ne sont pour nous que des images en trois dimensions, des formes éteintes. Mais toi, ma belle, tu resplendis à l'approche du crépuscule. Dans tes prunelles, des étoiles tressaillent. Cette centième nuit, je la passerai ici, attendant sans espoir que tu prennes enfin vie.

Musique. Changement d'éclairage. Pénombre. Antoine déplace le cadre de bois de façon à ce que les spectateurs découvrent Belle, immobile, après qu'il a ôté le tissu qui recouvrait le cadre. Il admire le tableau, puis s'assied.

BELLE : Antoine...

Il se retourne, étonné.

BELLE : Antoine...

ANTOINE : Ah, c'est toi, Sophie ! Je ne t'ai pas entendue entrer. Allume la lampe du couloir, s'il te plaît, et viens admirer mon tableau. Dans la pénombre, le résultat est saisissant.

BELLE : Antoine...

ANTOINE : (*se lève*) Sophie, arrête ! J'ai horreur de ce genre de blague. (*se dirige vers le fond de la scène*) Bizarre. Ma clef est restée dans la serrure. Sophie n'a pas pu utiliser la sienne. (*inquiète*) Qui est là ?

BELLE : Antoine...

ANTOINE : Répondez ! Qui est là ? (*cherche*) Où ai-je rangé ma lampe de poche ?

Éclairage : lumière noire faisant réagir le maquillage et les vêtements de Belle.

BELLE : Ta lampe ne te servirait à rien.

ANTOINE : Ah, je comprends ! Deux verres dans mon état, c'était un de trop. *(soulagé, se laisse tomber dans le fauteuil)* La fatigue accumulée, le stress, la joie d'avoir terminé plus tôt que prévu... Je ferais mieux d'aller me coucher.

BELLE : Et de parler un peu moins.

ANTOINE : Exactement. Et de parler un peu moins. Qu'est-ce que je raconte ? Je parle double, à présent ?

BELLE : Antoine, ouvre les yeux ! Mes lèvres s'agitent, les vois-tu ? Ce n'est pas toi qui t'exprimes par ma bouche.

ANTOINE : Je suis un ventriloque qui s'ignore. Le scoop du prochain reportage.

BELLE : Au lieu de raconter des inepties, tu pourrais être un peu plus attentif. Tu as réussi ce qu'aucun autre peintre n'est jamais parvenu à réaliser. Tu as transformé la fugacité de l'instant en un rêve permanent...

ANTOINE : C'est cela. Je rêve, bien sûr. Je dors d'un sommeil de plomb.

BELLE : Tu as fait de cet instant éphémère un reflet d'éternité. Et moi, Belle...

ANTOINE : Belle ?

BELLE : C'est le nom que tu m'as donné tout à l'heure. Belle, ma belle...

Belle sort lentement du cadre.

BELLE : Et moi, Belle, j'ai saisi l'étincelle dont tu parlais après avoir achevé ton œuvre...

ANTOINE : *(se lève et recule)* Quelle étincelle ?

BELLE : Celle qui me maintient à la limite du réel.

Antoine recule, trouve la lampe de poche et dirige le faisceau vers Belle, puis vers le cadre vide, et de nouveau vers Belle. Il crie et lâche la lampe.

BELLE : Tu ne devrais pas avoir peur. Quand une œuvre vous touche profondément, le temps et l'espace sont comme suspendus. La fusion est complète. Une rencontre a lieu. La rencontre. On pénètre dans l'univers du tableau. Plaisir intense allant parfois jusqu'à l'extase... Cette nuit, c'est moi qui te rejoins. *(temps de silence)* Allume, si tu préfères...

Antoine recule jusqu'au fond de la scène. Changement d'éclairage.

ANTOINE : Que m'arrive-t-il ? Je ne crois pas au surnaturel.

BELLE : Pourquoi t'inquiéter, Antoine ? La peinture est un mensonge...

ANTOINE : Un songe...

BELLE : *(s'assied sur l'accoudoir du fauteuil)* Viens près de moi. Profite de l'instant présent. Il ne se renouvellera sans doute jamais.

Il s'approche du cadre vide, cligne des yeux, ne comprend pas.

BELLE : Tu utilises le faux pour mieux dire le vrai. Toi, le faussaire de génie, tu refuserais la notion d'illusion ?

ANTOINE : *(essaie de se calmer)* Admettons que je rêve. Bon... Autant profiter de l'occasion qui m'est offerte. Mais... si je suis en train de rêver, tout provient de mon inconscient. C'est moi qui invente ce dialogue au fur et à mesure.

BELLE : Notre temps est précieux, Antoine. Une heure à peine... La rencontre du créateur et de sa création vaut peut-être la peine d'être crédule.

ANTOINE : D'accord.

Il s'assied, un peu raide, dans le fauteuil.

BELLE : T'es-tu déjà remis en cause ?

ANTOINE : Nous y voilà ! Je croirais entendre Sophie. Évidemment, je me remets souvent en question.

BELLE : Quand tu n'étais pas célèbre, cela t'est arrivé... Mais honnêtement, depuis quelques années ? (*pas de réponse*) Tu te reposes sur tes lauriers. Tu ne te poursuis plus dans tes derniers retranchements.

ANTOINE : De quoi parles-tu ?

BELLE : Tu le sais mieux que moi. Tu ronrones, Antoine. Tel un pacha, tu ronrones, sûr de ta réussite et de la reconnaissance d'autrui.

ANTOINE : Ce n'est pas désagréable.

BELLE : Le grand artiste est un explorateur.

ANTOINE : Un exploraté...

BELLE : Un soupçon d'humour pour faire dévier la discussion sur un autre terrain. Je le répète : tu ronrones. À toi de découvrir de nouvelles voies où personne ne s'est encore aventuré.

Belle se lève et se déplace sur scène.

BELLE : Que ressens-tu face à une œuvre achevée, un semblant de chef-d'œuvre ?

Antoine se détend progressivement.

ANTOINE : Une émotion indéfinissable.

BELLE : Indéfinissable...

ANTOINE : Une jubilation empreinte d'une ombre de regret, d'une interrogation : « Aurais-je pu mieux faire ? »... On peut toujours mieux faire.

BELLE : Et ta création t'échappe à l'instant même où tu décides qu'elle est achevée. N'est-ce pas ? Tu le disais ce soir.

ANTOINE : Sans doute.

BELLE : Alors tu te tournes déjà intérieurement vers le tableau suivant, fruit d'une longue méditation. Tu admires le résultat obtenu, mais tu n'es déjà plus là. À la tombée de la nuit, j'ai ressenti cet abandon si profondément que j'ai réussi à briser le silence de la toile, les frontières de l'irréel. Comme un enfant délaissé, à la gestation d'un frère à venir...

Belle vient s'asseoir sur les genoux d'Antoine.

BELLE : Paul Klee prétendait que « l'art ne produit pas le visible, il rend visible ». Je suis là, à la recherche d'un peu de tendresse. Pendant des jours et des nuits, tu m'as regardée avec des yeux d'amant. Tu m'as caressée du bout des doigts. Tu m'as laissée croire que je pouvais être autre chose qu'une image suspendue à un mur. Et moi, naïvement, je l'ai cru. Mais quand tu as posé tes pinceaux définitivement, ton regard a changé. Je n'existais plus.

Belle embrasse Antoine, puis se relève. Antoine la suit à distance.

BELLE : Sais-tu pourquoi tu peins ?

ANTOINE : C'est un besoin contre lequel je ne peux pas lutter. Un flux, une sensation interne qui ne demande qu'à s'exprimer...

BELLE : Tu peins aussi pour laisser une trace de toi-même. (*montre le cadre*) Quitter la vie en n'ayant réalisé que des cadres vides, en serais-tu capable ? Moi, Belle, j'aurais pu être l'une des traces de ton passage sur Terre. J'aurais pu témoigner en ta faveur : Antoine Lajonc était un grand artiste. J'aurais crié au monde des mots de silence pour qu'on ne t'oublie pas. D'autres s'en chargeront.

ANTOINE : Que vas-tu faire, Belle, ma belle ?

BELLE : L'élan de tendresse que tu m'as offert cette nuit sera suffisant pour que l'étincelle ne s'éteigne pas.

ANTOINE : L'étincelle ?

BELLE : Celle qui me maintient à la limite du réel. Le titre « Nature morte » était fort mal choisi.

Belle s'éloigne. Antoine se retrouve face au cadre vide. Noir.

Fin